

Les camarades  
adresseront tout ce qui concerne  
*l'en dehors*  
à E. ARMAND  
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

# *l'en dehors*

bi-mensuel

2<sup>e</sup> ANNÉE, n° 11-12

Abonnements : Six mois . 31. » — Extérieur . . . 41. »  
Un an . . . 5 50 — — . . . 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Correspondance internationale : allemand, anglais,  
danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais,  
ido, italien, portugais, roumain.

Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, peu en importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

## Le bluff criminologiste

Je viens de parcourir une compilation criminologiste assez bien présentée, publiée récemment par un ex-anarchiste, et dont les différents chapitres possèdent l'obsédante uniformité de présenter une bibliographie mentionnant nombre d'ouvrages dont les auteurs sont encore vivants.

C'est entendu : il y a des criminels, des délinquants de toute espèce. Un certain nombre de ces « antisociaux » — style des compilés — se laissent prendre à la glu de la répression pénale. Ce sont les moins rusés de leur espèce. Les autres — les plus habiles, les plus adroits, les plus malins — prennent toutes précautions voulues pour glisser entre les mailles du Code Pénal. Ceux qui ont passé en prison le temps requis pour scruter l'ambiance, savent souvent que, toutes choses étant égales, la mentalité moyenne des engeolés ne diffère pas de celle des hommes qui vaguent en liberté. Souvent même la mentalité du hors la loi est supérieure à celle de l'honnête homme. Tout cela a été dit. Il y a plus. Le fait qu'il existe des criminels, des délinquants soulève des problèmes d'une vaste portée sur lesquels je me propose bien de revenir. Ceux-ci, par exemple : 1° Tout être humain ne possède-t-il pas en lui une tendance au crime ? 2° Sans le délinquant, sans le transgresseur, sans le réfractaire — éthique, religieux, intellectuel, économique — y aurait-il eu développement, déplacement, transformation des pensées, des acquis et de leurs applications, des états d'existence des unités et des collectivités humaines ?

Mais ce ne sont point sur ces questions que je veux écrire cette fois. Le fait sur lequel je désire attirer l'attention de mes lecteurs, c'est qu'on s'aperçoit bien vite — quand on lit les ouvrages des criminologistes, même nouvelle-école — qu'ils se contentent uniquement de prendre comme objets de leur thèse les sacrifiés de la répression pénale. C'est comme les médecins qui expérimentent leurs nouveautés thérapeutiques sur les malades des hôpitaux. Les dégénérés, les tarés, les pervers, les obsédés, les criminaloïdes, les psychopathes, se trouvent toujours de l'autre côté de la barricade. — Je veux dire sur le banc où l'on s'assied encadré de gendarmes. Leurs exemples sont toujours choisis parmi ceux qu'atteignent les sévérités de la loi. Leurs inductions, leurs déductions, leurs conclusions sont toujours fondées sur les châtiments, les punis, les réprimandés. C'est l'enfermé, le claquemuré, l'encellulé réduit à l'impuissance, soumis à un régime avilissant et déprimant — ils l'ignoraient auparavant — qu'ils analysent, qu'ils écorchent, qu'ils dissèquent, « moralement » parlant. C'est sur ce pitoyable vaincu qu'ils découpent leur patron, leur type de criminel plus ou moins imaginaire — c'est sur lui qu'ils proposent d'essayer leurs moyens de guérison, plus ou moins ridicules, plus ou moins fantaisistes.

Et cela n'a rien qui puisse étonner. La plupart des criminologistes émergent à quelque budget officiel. On les découvre exerçant une fonction universitaire, dirigeant ou administrant tel établissement, telle institution dépendant de l'Etat. Bien sûr qu'ils ne mordront pas la main qui les paie. Et lorsqu'ils montrent quelque hardiesse, c'est au-dedans des limites où leurs intérêts ne risquent pas d'être compromis.

Il y a eu le chauffeur d'Orgères qui faisait rôti les pieds de sa victime jusqu'à ce qu'elle eût déclaré où son argent était caché — mais il y a eu le juge d'instruction criminelle qui soumettait l'inculpé à toutes sortes de questions

ordinaires ou extraordinaires jusqu'à ce qu'il eût avoué son « crime », réel ou faux. Il y a le cambrioleur qui, pour conserver sa liberté menacée, assomme d'un coup de pince monseigneur le passant qui intervient — mais il y a le policier qui abat d'un coup de revolver celui qu'il arrête et qui s'efforce de lui fausser compagnie. Il y a l'assassin qui prémédite son meurtre des jours durant — mais il y a le procureur du roi, de la république bourgeoise ou soviétique lequel, pendant des jours et des jours remâche, rumine quels arguments il pourra bien invoquer pour vaincre les dernières hésitations du jury et obtenir la tête qu'il convoite. Il y a des « bandits » qui lardent de coups de stylet, jusqu'à ce que mort s'en suive, les occupants de la maison qu'ils venaient piller et qu'ils ne croyaient pas trouver là — mais il y a les bourreaux qui poussent brutalement vers la guillotine le pauvre hère ficelé, ligotté, qui se débat, qui récalcitre instinctivement. Il y a le rôdeur qui fait le coup du père François à un passant attardé — mais il y a le tchékiste, ou son successeur, qui tue d'un coup de browning dans le dos le condamné du tribunal révolutionnaire de Moscou.

N'y a-t-il pas dans chaque cas « action criminelle » au sens réel, manifeste du terme, car le « crime » c'est l'acte de violence qu'on commet sur son semblable, sur ce qu'il a et sur ce qu'il est, jusqu'à privation de l'être.

Si différence il y a, elle serait en faveur des criminels non officiels, qui, dans la majorité des cas n'accomplissent pas leurs crimes dans l'état de sang-froid où se trouvent les officiels.

On a pu lire dans *The Literary Digest* du 24 mars dernier : « L'armement pour la suprématie des airs ne cesse de troubler les conducteurs de peuples. Derrière les portes hermétiquement closes des laboratoires, dans des ateliers à l'écart, sur les rives de baies lointaines, dans des stations aériennes solitaires se poursuit la plus curieuse, la plus étrange débauche d'imagination que le monde ait jamais rêvée. Des experts attachés aux gouvernements, payés sur leurs fonds secrets, sont partout à l'œuvre pour porter au maximum les terreurs aériennes en cas de nouvelle guerre. . . Tanks qui naviguent à la surface de l'eau, énormes destroyers aptes à voler, machines aériennes mystérieuses qui plongent sous l'eau pour se dérober à leurs poursuivants. . . Il existe des plans d'immenses machines à roues pneumatiques, supertanks parcourant à toute vitesse la surface terrestre, doués d'ailes extra-légères en métal, qu'il leur suffira de déployer pour quitter le sol ou la mer. »

Quand donc les criminologistes de l'ancienne ou de la nouvelle école sont-ils intervenus lorsqu'ont été commis les crimes innombrables qui ont caractérisé la guerre — nettoyeurs de tranchées égorgeant à coup de coutelas des malheureux à demi-endormis ou asphyxiés au fond d'un boyau — fossoyeurs enterant pêle-mêle morts et vivants sous le même linceul de chaux vive — projecteurs de torpilles, de fléchettes, de pastilles incendiaires, de gaz délétères — fusilliers par ordre de jeunes, de vieux, de femmes, d'enfants, y compris ceux parlant leur propre langue ? Quand donc sont intervenus les criminologistes lorsque dans les colonies ou en Orient, pour un coup de fusil — tiré trop souvent par quelque « colonial » ivre ou en rut — tel galonné excite ses hommes à mettre à feu et à sang le village d'où on présume qu'est parti le coup de feu ? Interviennent-ils quand dans le silence de son cabinet, salarié des dirigeants, un « savant », une compagnie de « savants » méditent quelque infernale invention

déstinée à asphyxier, aveugler, mutiler, torturer en masse ses semblables en humanité ? Je cherche en vain les noms des criminologistes qui ont souffert pour avoir dénoncé, exposé, flétri ces aspects, ces pratiques de « l'esprit criminel ». Je n'en trouve pas.

Nous avons compris. Le « criminel » objet des attentions de MM. les criminologistes, ancien ou nouveau style, c'est l'être humain assez malchanceux pour ne pas détenir la puissance ou la délégation d'autorité nécessaire pour accomplir, sans crainte de sanctions, le geste meurtrier. C'est lui le pelé, le galeux sur lequel il s'agit de foncer ; c'est lui la thèse vivante et le terrain d'expérimentation de la vivisection et de la thérapeutique criminologistes. Le criminel officiel paye, subside, décore. Aussi n'y touchez-on point.

E. ARMAND.

## En guise d'épilogue

Dans un discours prononcé récemment à Copenhague, Georges Brandès a fait allusion à l'esotisme du langage dont les princes et les ministres qui ont déclenché la guerre de 1914-1918 se sont servi pour jeter les uns contre les autres des millions d'hommes qui n'avaient aucune raison de s'en vouloir ou de se détester. Là où ils pensaient charbon, pétrole, potasse, concessions, concurrence entre puissances financières colossales, ils disaient ou faisaient dire, ils écrivaient ou faisaient écrire démocratie, liberté, justice, idéal, civilisation. Que cet esotisme criminel ait séduit nombre de malheureux dont les carcasses achevent de pourrir, je le veux bien. Mais supposez-les, ces sacrifiés, pris en masse, détenteurs du pouvoir politique. Etes-vous bien sûrs qu'ils n'eussent pas employé le même langage que ces princes et ces ministres dont vous soulignez la médiocrité ; êtes-vous certains qu'ils n'eussent pas éprouvé les mêmes convoitises pour leur parti, pour eux-mêmes ? Le pouvoir politique possède cette influence néfaste, sur ceux qui l'exercent de leur faire considérer comme normaux, réguliers, justifiables, des actes, des buts que, simples unités humaines, ils considèrent comme entachés d'hypocrisie, de mensonge — impossibles à expliquer. C'est moins à la séduction des mots, aux restrictions mentales des dirigeants, à l'ignorance des dirigés qu'est lié le sort des guerres qu'à l'abolition du pouvoir politique, à la disparition de la puissance gouvernementale, unique soutien des monopoles — privés ou d'état — seul état des ambitions impérialistes, peu importe au profit de quelle classe elles se manifestent.

QUI CÉ.

## Réalités, Vérités

Des gens trouvent de l'énergie pour danser 90 heures de suite. Ils n'en trouvent point pour combattre les préjugés et réagir contre la laideur. Un grand nombre d'individus emploient leur volonté à accomplir des gestes futiles : ils sont incapables de l'appliquer à quelque chose de sérieux. N'exigeons pas de nos contemporains qu'ils agissent et pensent en hommes libres : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de s'abrutir chaque jour un peu plus.

Quand la police perquisitionne chez n'importe qui, à propos de n'importe quoi, cette opération délicate rassure les bourgeois qui peuvent dormir tranquilles. Ils se croient sauvés et ne soupçonnent pas la comédie qui se joue là-dessous, afin de détourner leur attention des vrais criminels. Ces derniers sont souvent leurs meilleurs amis, et la police les protège !

Le vol tend à se généraliser de plus en plus dans un monde où chacun exploite son voisin. Désormais vous devez vous tenir sur vos gardes quand vous entrez en contact avec le plus humble commerçant. Dans n'importe quel métier on cherche à voler le plus possible le consommateur. On lui vend des marchandises à des prix qui varient sans cesse. On ne lui donne pas son poids, on lui rend mal sa monnaie, il doit constamment ouvrir l'œil s'il ne veut pas être

écorché, dépouillé littéralement. Cet état d'esprit domine depuis la guerre, les gens n'ayant plus aucun scrupule et ne cherchant qu'à s'enrichir.

Les « vainqueurs moraux » de la grande guerre n'ont point remporté la seule victoire qui vraiment compte : la victoire sur leur immoralité et leur laideur.

*Panem et circenses.* La république athénienne offre bien à ses esclaves des spectacles — et quels spectacles ! quant à leur donner du pain, c'est une autre affaire. Elle est aussi incapable de remplir leur ventre que d'orner leur cerveau.

L'espoir entretient chez le peuple la patience et la résignation. *Espérez*, tel est le conseil de ceux qui dirigent. *Espérez*, disent-ils, demain vous serez plus heureux. Demain, vous aurez la paix, demain la vie sera moins chère, etc... Encore un petit effort ! *Demain, demain*, c'est toujours demain. En attendant, on meurt de faim, on se traîne péniblement, on végète, on se débat comme on peut contre toutes les puissances de mensonge.

Partout où il y a sectarisme il y a délation, mensonge. Le sectarisme empêche les hommes de se comprendre et de s'aimer. Tous les partis regorgent de sectaires. C'est pourquoi aucun ne détient le monopole de la vérité.

Dans notre société démocratique, les gens deviennent de plus en plus hargneux et de moins en moins polis, ce qui ne signifie pas qu'ils sont moins hypocrites et disent ce qu'ils pensent. Egoïstes dans le sens le plus vulgaire du mot, obsédés par l'idée de gagner de l'argent pour se payer des « amusements » grotesques, ils n'ont pas le temps de faire des manières. Un monsieur veut aider une « dame » à monter dans l'autobus, mais celle-ci le rabroue en ces termes : « Vous croyez que je ne saurais pas monter toute seule ! Non mais, chez qui ! On ne vous demande pas l'heure qu'il est ! » Charmant, n'est ce pas ? Dans un autre autobus, vous entendez : « Il n'y en a pas un qui se dérangera. Vous croyez qu'il cédera sa place. C'est honteux de voir ça. Les hommes restent assis quand les femmes sont debout ». Et la harpie qui s'indigne de ce manque de galanterie braque sur le patient des regards féroces. Ce sont là mœurs d'après-guerre. Mais celles d'avant valaient-elles mieux ?

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

## Paroles

Et la question du mètre ? Et l'rythme ? Comme chaque parole a une âme, il y a dans chaque vers, outre l'harmonie verbale, une mélodie idéale. La musique est purement affaire d'idées, très souvent.

Les paillettes de trois cents oies ne l'em pêcheront pas, Sylvain, de jouer de ta flûte enchantée, dès lors que ton ami le rossignol se montre content de ta mélodie. Lorsqu'il ne veut pas t'écouter, ferme les yeux et joue pour les belles occupantes de ton royaume intérieur : oh ! ce peuple de nymphes nues, de reines toutes roses, de déesses amoureuses.

La première loi, créateur, c'est de créer. Mets l'ennuque en fuite ; quand une muse te donne un fils, que les huit autres soient enceintes.

Ruben DARIO.

**Dimanche 24 juin :** Journée de plein air au TAPIS-VERT (Près de la Fontaine Ste-Marie, Bois de Clamart-Meudon). Se trouver à la Mairie de Clamart (Terminus du tramway) à 10 h. précises. Moyens de communication : Tramway Hô el de Ville-Clamart (Terminus) — Chemin de fer Invalides (Station Meudon-Val Fleury). Acheter à Paris et apporter ses provisions.)





